

Notes littéraires

Le roman policier

M. Pierre Lasserre est connu surtout par ses très personnelles et à la fois très aiguës et critiques. Après un pénétrant et savoureux étude sur le Romanisme français, il vient de débiter avec beaucoup de finesse et d'audace la Doctrine officielle de l'Université. De telles œuvres ne semblent rêver en lui ni un goût très vif pour le roman, ni une particulière aptitude à le réussir. Il se pourrait toutefois que ce fut comme romancier qu'il se fit une réputation. En publiant coup sur coup son dernier roman critique et le Crime de Bédouin, on dirait qu'il a voulu marquer, dans ce domaine, une sorte de carrefour. Il y montre une égale maîtrise en deux genres très divers. Il y met autant d'insouciance et d'allègre vigueur à saisir les idées, que de charme pittoresque et piquant à décrire les caractères et les paysages. On peut se demander, d'ailleurs, si son roman de critique, le Crime de Bédouin, n'est pas un roman policier, dans ce qu'il a de plus romanesque et de plus romanesque.

Ce qui est curieux, c'est qu'un esprit aussi subtil, aussi indépendant, qui dirait volontiers un critique, ait choisi, pour son roman policier, un des types de roman les plus décriés. Car, enfin, à le considérer par le sujet traité, par la structure et l'agencement des péripéties, le Crime de Bédouin n'est autre chose qu'un roman policier. Et le roman policier suggère inévitablement l'idée d'une littérature démocratique et populaire.

Il est vrai qu'il n'a pas toujours présenté cette physionomie. Le roman policier a subi des phases et des fortunes diverses. Edgar Poe, du fond de sa félicité romantique et méconnue, lui eut une originalité puissante et tourmentée. Le malheureux auteur des Histoires extraordinaires n'a consacré que fort peu de pages à cette sorte de récit. De son œuvre, à vrai dire, il ne survit que deux nouvelles nouvelles offrant ce caractère : Le double assassinat de la rue Morgue et La lettre volée. Mais il les a marquées d'une empreinte si profonde et si précise qu'elles demeurent les modèles du genre.

Le roman policier, chez le conteur américain, c'est surtout le triomphe de l'analyse et de la déduction. Un problème était posé, dont les éléments passaient au premier abord indéchiffrables. Il s'agit de le résoudre avec une patience méthodique et sûre. Le héros d'Edgar Poe, un rêveur dilettante et clairvoyant du nom de Dupin, possède les qualités de divination qui semblent tenir du prodige et qui, au fond, se résument dans une fine et tenace application de l'intelligence aux difficultés qu'il s'agit d'éclaircir. Aux mystères les plus obscurs, Dupin fournit les explications les plus simples ; mais encore fallait-il y aller. A l'examen des indices invraisemblables et contradictoires, que la police a relevés dans l'histoire de la rue Morgue, il conclut tout simplement que le meurtre a été commis, non par un criminel, mais par un fauve échappé d'une ménagerie. Nul n'aurait pué à cette hypothèse. Quant à la lettre volée, qu'on avait poursuivie dans toutes les cachettes imaginables, il la découvre en un lieu où personne n'avait pris la peine de la chercher, c'est-à-dire en pleine vue de tout le monde.

Ce qui fait la valeur de ces analyses, c'est le luxe de détails minutieux et fouillés, dont l'auteur les accompagne. Il débute avec une joie de connaissance tout le mécanisme intellectuel de son héros. Il nous en explique la richesse et le fonctionnement. Loin que ces récits policiers déterminent une excitation malsaine, ils constituent peut-être ce qu'il y a de plus salubre dans l'œuvre, par ailleurs si morbide et si dangereusement impressionnante, du fantastique skrivain.

Le romancier anglais Conan Doyle

s'est manifestement inspiré du personnage de Dupin, quand il a conçu le type désormais fameux de Sherlock Holmes. Toutefois, Sherlock Holmes est un Dupin tout ensemble amoindri et exagéré. Inférieur en finesse et en agacités, il accompli cependant des exploits plus merveilleux. Mais ces exploits sont précisément trop merveilleux. Ils dépassent les bornes de la nature. Edgar Poe s'appliquait à établir la parfaite et presque banale vraisemblance des explications fournies par son héros ; Conan Doyle cherche à nous éblouir ou plutôt à nous amuser par la complication des aventures où il précipite son personnage et dont il le tire toujours avec un éclatant succès. Parfois, on croirait volontiers qu'il s'en amuse lui-même et qu'il se moque en secret de son public. Il ne se souvient d'une histoire où Sherlock Holmes arrive, par le rapide examen d'une montre, à reconstituer le portrait, le caractère et les mœurs de l'être inconnu qui la possédait. Ces découvertes ont d'ailleurs l'inconvénient d'être absolument arbitraires. Bien entendu, le policier « génial » a toujours raison dans le récit combiné par l'auteur. Mais il aurait pu, dans la réalité, se tromper de tout au tout. Chacun des signes auxquels il a rattaché son diagnostic est très fort aisément susceptible d'une interprétation contraire. Ce serait une œuvre assez facile, à qui aurait du temps à perdre, qu'une contre-partie des exploits de Sherlock Holmes, ou le détective impeccable prendrait figure d'un vulgaire étourneau.

Une telle parodie contribuerait peut-être à diminuer l'engouement de la jeunesse pour cette littérature extravagante et périlleuse.

D'autant plus périlleuse que, de Conan Doyle aux productions qui encombrant aujourd'hui la place, le roman policier est devenu descendu de plusieurs crans. La grosse popularité de Sherlock Holmes a engendré tout un fourmillement de détectives érudits, dont Nick Carter est sans doute le plus répandu et le plus complet.

Le romancier anglais conserve, en somme, un sens de mesure ; il ne manque ni de tact, ni de tenue, ni d'un certain goût littéraire ; ce qui domine en son héros, c'est la puissance intellectuelle ; les réflexions fines et curieuses interrompent quelquefois son récit. Toutes ces marques de discrétion et de bon sens ont disparu chez ses imitateurs. Ils ne se contentent pas de le pousser des limites aux perfectionnements de leur personnage ni d'introduire une gradation dans ses qualités. Il est supérieur en tout. Mais c'est principalement en valeur physique qu'il dépasse les mieux doués des mortels et les bornes mêmes de la nature. Qu'il s'agisse de force ou d'adresse, il ne se connaît aucun rival et n'admet aucune impossibilité. C'est par là surtout qu'il triomphe, quand ce n'est point par un concours de circonstances ou de chances extraordinaires. En résumé, c'est fou, stupide et déséquilibré. C'est aussi très périlleux. Car, pour mettre en relief le génie des détectives, on multiplie toutes les variétés de combinaisons criminelles et l'on exalte la puissance et l'astuce de bandits. Ces ouvrages, d'ailleurs sans style et sans pensée, ne peuvent que détraquer et souvent pervertir l'imagination.

Tel est extrêmement, qu'il s'agisse des livraisons volumineuses ou des épais feuilletons, le niveau du roman policier. Et M. Pierre Lasserre, écrivain délicat, spirituel et mordant, vient de commettre à son tour un roman de ce genre. Et notes bien qu'il a observé scrupuleusement les principales traditions de l'espèce. On retrouve en tout de son récit le crime sensationnel et mystérieux ; les circonstances sont disposées de telle sorte que tout accuse un innocent ; les représentants officiels de la justice se montrent à la fois sans force, imbéciles et partiaux ; c'est un détective amateur qui dépiste habilement le coupable et l'arrête de ses propres mains ; enfin, les agents réguliers laissent immédiatement échapper la proie qu'ils n'auraient pu qu'à relâcher. Tous ces détails me paraissent assez conformes aux lois du roman policier. Avec ces mêmes éléments

dumier en feuilleton est conçu sans peine un très gros mélodrame épais, tendreux, larmoyant, tour à tour farouche et sentimental. Car j'oubliais le relevé sentimental. Il attendrit convenablement l'amateur à pour principale auxiliaire une jeune fille, aussi barde que charmante, et le roman se termine, à la façon congrue, par le mariage de l'innocent délivré de ses chaînes avec sa gracieuse libératrice.

Eh bien, voyez le prodige du talent ! Ces péripéties, qui ne semblent guère inédites et dont un auteur médiocre aurait pu faire un si méchant livre, apparaissent renouvelées, transfigurées, sous la plume de M. Pierre Lasserre. Elles se fleurissent d'épisodes humoristiques et pittoresques ; elles s'agrémentent de paysages enlevés comme au burin ; elles se coulent dans un style clair, spirituel, incisif ; elles portent une conclusion noble et saine. Le mariage final n'est point le tout du dénouement. Plus importante encore est la transformation qui s'opère dans l'âme du héros. L'injuste prison qu'il a subie l'a éclairé, dans l'angoisse et la solitude, sur les trop justes châtiements que ses défauts morales et sa vie stérile auraient mérités. Il en sort assaini et résolu.

Domage, en vérité, que cette conclusion ne puisse assainir également certaines pages du livre ! Car M. Pierre Lasserre n'a pas osé devoir pousser jusqu'au bout l'ennoblissement du roman policier. Son ouvrage, dont l'inspiration et le dénouement pourraient faire du bien, sentent cependant quelque chose de mal.

FRANÇOIS VUILLIOT.

Courrier militaire

Pour recevoir nos réponses dans le courrier hebdomadaire, il faut nous adresser à M. Flanbaum, 1, rue de Valenciennes, à Paris. Le nom, le numéro, le pseudonyme, sans lequel la réponse devra être refusée, ainsi qu'une enveloppe adressée au directeur, sont indispensables. Les réponses sont faites dans la semaine.

Préface. — Il y a deux ans que ce journal a été fondé. Il n'y a pas eu de succès que vous soyez arrivés à la conviction que l'information est une nécessité pour tous ceux qui ont un corps ou se trouvent dans un pays où la vie est si agitée et où les événements se succèdent si rapidement. C'est pourquoi nous avons décidé de publier un journal qui soit un véritable miroir de la vie militaire.

Préface. — Il y a deux ans que ce journal a été fondé. Il n'y a pas eu de succès que vous soyez arrivés à la conviction que l'information est une nécessité pour tous ceux qui ont un corps ou se trouvent dans un pays où la vie est si agitée et où les événements se succèdent si rapidement. C'est pourquoi nous avons décidé de publier un journal qui soit un véritable miroir de la vie militaire.

Préface. — Il y a deux ans que ce journal a été fondé. Il n'y a pas eu de succès que vous soyez arrivés à la conviction que l'information est une nécessité pour tous ceux qui ont un corps ou se trouvent dans un pays où la vie est si agitée et où les événements se succèdent si rapidement. C'est pourquoi nous avons décidé de publier un journal qui soit un véritable miroir de la vie militaire.

Préface. — Il y a deux ans que ce journal a été fondé. Il n'y a pas eu de succès que vous soyez arrivés à la conviction que l'information est une nécessité pour tous ceux qui ont un corps ou se trouvent dans un pays où la vie est si agitée et où les événements se succèdent si rapidement. C'est pourquoi nous avons décidé de publier un journal qui soit un véritable miroir de la vie militaire.

Préface. — Il y a deux ans que ce journal a été fondé. Il n'y a pas eu de succès que vous soyez arrivés à la conviction que l'information est une nécessité pour tous ceux qui ont un corps ou se trouvent dans un pays où la vie est si agitée et où les événements se succèdent si rapidement. C'est pourquoi nous avons décidé de publier un journal qui soit un véritable miroir de la vie militaire.

Préface. — Il y a deux ans que ce journal a été fondé. Il n'y a pas eu de succès que vous soyez arrivés à la conviction que l'information est une nécessité pour tous ceux qui ont un corps ou se trouvent dans un pays où la vie est si agitée et où les événements se succèdent si rapidement. C'est pourquoi nous avons décidé de publier un journal qui soit un véritable miroir de la vie militaire.

Préface. — Il y a deux ans que ce journal a été fondé. Il n'y a pas eu de succès que vous soyez arrivés à la conviction que l'information est une nécessité pour tous ceux qui ont un corps ou se trouvent dans un pays où la vie est si agitée et où les événements se succèdent si rapidement. C'est pourquoi nous avons décidé de publier un journal qui soit un véritable miroir de la vie militaire.

Un autre côté, il serait très utile, semblait-il, que les industriels et négociants français vinssent plus fréquemment en Suède. Nos concurrents étrangers ne craignent pas le déplacement, qu'il s'agisse d'envoyer une affaire à leurs compatriotes internationaux, ou simplement de se rendre compte, sur place, des besoins de la clientèle et de la nature du marché. Ces voyages ont leur avantage, même pour les maisons déjà représentées, car ils permettent un contact plus direct, plus intime, plus instructif que de longues correspondances.

Beaucoup de négociants et industriels français ont une tendance marquée à ne considérer la Suède comme un lieu de passage, où l'on s'arrête seulement pendant quelques jours, en attendant d'être en Russie, ou en faisant une excursion rapide dans les pays scandinaves. On s'imagine, en outre, que Stockholm, Göteborg et Malmö constituent toute la Suède commerciale. Bien souvent, cependant, des voyageurs de visiter les grands centres provinciaux, nous avons entendu cette réponse étonnante que « leur voyage était combiné à l'avance dans les moindres détails et qu'ils n'en pourraient changer le plan le moins du monde ».

Nous admettons, au contraire, qu'un voyage méthodique en Suède serait des plus instructifs et souvent rémunérateurs. Pour faciliter à nos compatriotes de visiter cette grande patrie, nous avons voulu leur offrir autant que possible des renseignements dans les ouvrages suivants, nous avons condensé ci-après quelques renseignements qui sont de nature à les intéresser.

Salon des voyages. — D'après les renseignements recueillis par le Service des Voyages, le meilleur moment pour un voyage en Suède est à tout égard de mai à septembre. A cette époque, la température est très agréable (moyenne de 15 à 18 degrés) et les jours très longs permettent d'effectuer profitablement les excursions. C'est également à ce moment que se traitent les gros marchés d'hiver.

Rapports que la voie la plus rapide et la plus économique pour se rendre de France en Suède est la voie de terre, via Berlin ou Hambourg. Le voyage Paris-Berlin dure de 43 à 48 heures. Par Berlin, il y a que deux changements de trains (à Cologne et à Berlin) et l'on change pour la Suède. La partie du trajet Berlin-Stockholm s'effectue directement en 22 heures, le train étant embarqué sur un bateau pour la traversée de la Baltique (quatre heures).

Les billets d'aller et retour valables 45 jours coûtent : 1^{re} classe : 300 fr. ; 2^e classe : 250 fr. (sans légers supplément pour les prolongations moyennement supplémentaires).

Les principales villes du royaume sont : Stockholm, Malmö, Norrköping, Helsingborg, Gäddede, Huddikvall, Kalmar, Luleå, Bodenham, Sundsvall, Uppsala, Lund, etc. La France possède, dans le principal de ces villes, des agents commerciaux (parlant le français) à l'obligation de visiter les clients et de leur offrir les services les plus complaisants.

Les hôtels sont, en général, assez chers en Suède, mais satisfont le voyageur par leur confort et leur méticuleuse propreté. Dans ceux de premier ordre, il faut compter par une dépense moyenne de 13 à 20 couronnes par jour, chambre et repas (soit 15 à 20 francs). Dans les hôtels plus modestes, on peut tabler sur 7 à 13 francs par jour, tout compris (10 à 15 francs).

Pour un séjour d'une semaine et plus, il sera plus économique de prendre ses repas dans les restaurants, en tout cas, on aura l'hôtel ou dans une bonne maison modeste.

Il y a également, à Stockholm et dans les principales villes, des pensions de famille recommandables, dont les prix varient de 5 à 10 couronnes par jour (7 à 14 francs), pour la chambre et deux repas et le service. Les pensions de famille ne peuvent être recommandées qu'à ceux qui ont des séjours de 10 jours au moins.

D'une manière générale, on peut dire que l'existence, à Stockholm et dans les grandes villes, est au moins 40 % plus chère qu'à Paris.

Un autre côté, il serait très utile, semblait-il, que les industriels et négociants français vinssent plus fréquemment en Suède. Nos concurrents étrangers ne craignent pas le déplacement, qu'il s'agisse d'envoyer une affaire à leurs compatriotes internationaux, ou simplement de se rendre compte, sur place, des besoins de la clientèle et de la nature du marché. Ces voyages ont leur avantage, même pour les maisons déjà représentées, car ils permettent un contact plus direct, plus intime, plus instructif que de longues correspondances.

Beaucoup de négociants et industriels français ont une tendance marquée à ne considérer la Suède comme un lieu de passage, où l'on s'arrête seulement pendant quelques jours, en attendant d'être en Russie, ou en faisant une excursion rapide dans les pays scandinaves. On s'imagine, en outre, que Stockholm, Göteborg et Malmö constituent toute la Suède commerciale. Bien souvent, cependant, des voyageurs de visiter les grands centres provinciaux, nous avons entendu cette réponse étonnante que « leur voyage était combiné à l'avance dans les moindres détails et qu'ils n'en pourraient changer le plan le moins du monde ».

Nous admettons, au contraire, qu'un voyage méthodique en Suède serait des plus instructifs et souvent rémunérateurs. Pour faciliter à nos compatriotes de visiter cette grande patrie, nous avons voulu leur offrir autant que possible des renseignements dans les ouvrages suivants, nous avons condensé ci-après quelques renseignements qui sont de nature à les intéresser.

Salon des voyages. — D'après les renseignements recueillis par le Service des Voyages, le meilleur moment pour un voyage en Suède est à tout égard de mai à septembre. A cette époque, la température est très agréable (moyenne de 15 à 18 degrés) et les jours très longs permettent d'effectuer profitablement les excursions. C'est également à ce moment que se traitent les gros marchés d'hiver.

Rapports que la voie la plus rapide et la plus économique pour se rendre de France en Suède est la voie de terre, via Berlin ou Hambourg. Le voyage Paris-Berlin dure de 43 à 48 heures. Par Berlin, il y a que deux changements de trains (à Cologne et à Berlin) et l'on change pour la Suède. La partie du trajet Berlin-Stockholm s'effectue directement en 22 heures, le train étant embarqué sur un bateau pour la traversée de la Baltique (quatre heures).

Les billets d'aller et retour valables 45 jours coûtent : 1^{re} classe : 300 fr. ; 2^e classe : 250 fr. (sans légers supplément pour les prolongations moyennement supplémentaires).

Les principales villes du royaume sont : Stockholm, Malmö, Norrköping, Helsingborg, Gäddede, Huddikvall, Kalmar, Luleå, Bodenham, Sundsvall, Uppsala, Lund, etc. La France possède, dans le principal de ces villes, des agents commerciaux (parlant le français) à l'obligation de visiter les clients et de leur offrir les services les plus complaisants.

Les hôtels sont, en général, assez chers en Suède, mais satisfont le voyageur par leur confort et leur méticuleuse propreté. Dans ceux de premier ordre, il faut compter par une dépense moyenne de 13 à 20 couronnes par jour, chambre et repas (soit 15 à 20 francs). Dans les hôtels plus modestes, on peut tabler sur 7 à 13 francs par jour, tout compris (10 à 15 francs).

Pour un séjour d'une semaine et plus, il sera plus économique de prendre ses repas dans les restaurants, en tout cas, on aura l'hôtel ou dans une bonne maison modeste.

Il y a également, à Stockholm et dans les principales villes, des pensions de famille recommandables, dont les prix varient de 5 à 10 couronnes par jour (7 à 14 francs), pour la chambre et deux repas et le service. Les pensions de famille ne peuvent être recommandées qu'à ceux qui ont des séjours de 10 jours au moins.

D'une manière générale, on peut dire que l'existence, à Stockholm et dans les grandes villes, est au moins 40 % plus chère qu'à Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Journal des Sciences Médicales de Lille. — Revue hebdomadaire publiée par un groupe de Professeurs de la Faculté de Médecine de Lille. Rédaction et Administration, rue de la République, 10. — Abonnements : France, 10 fr. ; Etranger, 12 fr.

LE CORRESPONDANT. — Revue périodique paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. — Un an, 25 fr. ; six mois, 15 fr. — Abonnements, rue Saint-Guilhem, 31. — Paris.

La réforme économique, revue des Questions économiques et financières, paraissant le vendredi ; le numéro 60 centimes. — Abonnements : Paris et environs, 30 fr. ; six mois, 15 fr. ; Etranger, 35 fr. — Administration et rédaction, rue du Louvre, 44. — Paris (1^{er}).

Etudes, revue fondée en 1856 par des élèves de la Compagnie de Jésus et paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois. — Rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Abonnements : France, 10 fr. ; six mois, 5 fr. ; Etranger, 12 fr. — Administration et rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Paris (7^e).

Journal de l'enseignement primaire, revue de l'enseignement primaire, fondée en 1856 par des élèves de la Compagnie de Jésus et paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois. — Rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Abonnements : France, 10 fr. ; six mois, 5 fr. ; Etranger, 12 fr. — Administration et rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Paris (7^e).

Journal de l'enseignement secondaire, revue de l'enseignement secondaire, fondée en 1856 par des élèves de la Compagnie de Jésus et paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois. — Rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Abonnements : France, 10 fr. ; six mois, 5 fr. ; Etranger, 12 fr. — Administration et rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Paris (7^e).

Journal de l'enseignement supérieur, revue de l'enseignement supérieur, fondée en 1856 par des élèves de la Compagnie de Jésus et paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois. — Rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Abonnements : France, 10 fr. ; six mois, 5 fr. ; Etranger, 12 fr. — Administration et rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Paris (7^e).

Journal de l'enseignement technique, revue de l'enseignement technique, fondée en 1856 par des élèves de la Compagnie de Jésus et paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois. — Rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Abonnements : France, 10 fr. ; six mois, 5 fr. ; Etranger, 12 fr. — Administration et rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Paris (7^e).

Journal de l'enseignement professionnel, revue de l'enseignement professionnel, fondée en 1856 par des élèves de la Compagnie de Jésus et paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois. — Rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Abonnements : France, 10 fr. ; six mois, 5 fr. ; Etranger, 12 fr. — Administration et rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Paris (7^e).

Journal de l'enseignement agricole, revue de l'enseignement agricole, fondée en 1856 par des élèves de la Compagnie de Jésus et paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois. — Rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Abonnements : France, 10 fr. ; six mois, 5 fr. ; Etranger, 12 fr. — Administration et rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Paris (7^e).

Journal de l'enseignement maritime, revue de l'enseignement maritime, fondée en 1856 par des élèves de la Compagnie de Jésus et paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois. — Rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Abonnements : France, 10 fr. ; six mois, 5 fr. ; Etranger, 12 fr. — Administration et rédaction, rue de Valenciennes, 10. — Paris (7^e).

FEUILLETON N° 1
ADRIENNE
PAR
Jean MAUCLÈRE
Un peu assourdi par la montée de l'été, il gravissait toujours avec peine, M. Lorillot ouvrit sa porte, il entra dans l'étroit vestibule, alluma sa lampe, et, ayant retiré son chapeau, son foulard et son pardessus, alla chauffer au-dessus du fourneau de la cuisine ses mains transies par le brouillard de décembre.
Madame Lorillot n'était pas encore rentrée ; son mari la connaissait pas encore. Bien que depuis vingt ans il veçût entièrement aux dépens de sa femme, qui se hâta de faire des menages, le père Lorillot aimait à se donner des airs d'homme sérieux, fidèle au foyer, et, ayant retiré son chapeau, son foulard et son pardessus d'Autueil à la tête, après avoir gagné — enfin ! — un louis qu'il revêtit déjà d'aller exposer sur une autre pelouse. Et c'est avec un sourcil béat qu'il annonça dans la vaste fantaisie du foyer, en s'empressant, des pantoufles fourrées à la main.

chât se froia en exultant contre la jupe d'une femme grande et maigre qui entrât. Le visage, fin jadis, était maintenant fêtré et parcheminé. Un mince filet couvrait les épaules étroites et redoublées, que le poids de la misère avait à jamais courbées. — Bonjour, Mélanie. — Ce fut tout. M. Lorillot s'absorbait à nouveau dans sa lecture, tandis que sa femme s'activait, silencieuse, sans préparation du direct. En un clin d'œil, sur la table circulaire, elle avait posé sa tasse de thé, sa tige d'ivoire, sa soucoupe, puis, sa soucoupe et sa tasse de thé. M. Lorillot s'assit sur une chaise de paille et prit son ouvrage ; un échantillon de tissu qu'il regardait avec un intérêt animal, sur un tableau d'intérieur — ou l'intimité, mais n'existait qu'un apparence. — M. Lorillot leva la tête. — Il me semble qu'Adrienne est en retard. — La mère transmutait ; son visage, oublié, se leva vers le cadran, puis se rassérénait aussitôt. — Non, il n'est que sept heures et demie. — Ah ! que cela ? — Oui... Et Mme Lorillot ajouta, en enfantant son aiguille ; Tu es donc quitté le café de bonne heure, aujourd'hui, que tu trouves la soirée longue ? — J'étais rentré assez tôt pour surveiller ton diner ! répliqua le vieillard d'une voix où la fausse bonhomie mettait par moments des éclats durs. — Oh ! le t'es-tu bien tranquille, tu n'as pas

été fatigué beaucoup à faire mon travail ! — Et l'airait ou bien tort. Chacun son affaire. Toi, tu n'as à penser qu'à ton train-train habituel. Moi, je suis plus occupé. — Seigneur ! à quoi donc ? — M. Lorillot se redressa, les poches dans les entournures de son gilet. Ainsi, le verbe important et rapide, les yeux animés par la discussion, le torse plantonnant, il rappela tout à fait le commis-voyageur qui dans les petites villes, parcourait l'année par des tournées périodiques, faites par des agents sérieux, munis d'échantillons suffisants. On choisira de préférence

venant son ouvrage, tandis que le vantail s'ouvrait pour laisser passer une belle fille qui était embrassée avec transport. — Adrienne Lorillot, caissière de la maison Bernardin et Co (passementeries et dentelles), était une grande et svelte personne, qui portait ses vingt ans avec une fierté pleine d'élégance. Ses yeux bleus, d'un bleu un peu métallique, étincelaient dans un visage à l'ovale très pur, qu'aurait été la mousseline d'or de ses cheveux blonds. Elle était vêtue d'une robe sombre, qui soulignait la distinction souple de sa taille, et sur laquelle se drapait une étole d'astrakan. — De la toque de velours jusqu'aux guêtres fines, la jeune fille semblait, dans la mode de la gravure de modes, avoir été faite par la gravure de modes, aussi, elle avait le visage fermé et le regard froid. — Après avoir répondu assez distraitement aux salers de sa mère, Adrienne se dirigea vers le vieillard, au cou duquel elle noua ses bras. — Bonjour, père ! — Bonjour, ma grande ! répondit-il, en égarant sa moustache blanche par les ébrasures légères. Tu n'as pas eu froid, ce soir ? — Pas du tout ; et toi ? N'as-tu pas trop mal aux jambes ? — Non ; enfin... qu'avez-vous ? Il faut bien supporter sans se plaindre ce qu'on ne peut empêcher. — Comme tu es du courage ! — M. Lorillot sourit, flatté du compliment qu'il avait provoqué ; cependant la mère

se hâta de faire des menages, le père Lorillot aimait à se donner des airs d'homme sérieux, fidèle au foyer, et, ayant retiré son chapeau, son foulard et son pardessus d'Autueil à la tête, après avoir gagné — enfin ! — un louis qu'il revêtit déjà d'aller exposer sur une autre pelouse. Et c'est avec un sourcil béat qu'il annonça dans la vaste fantaisie du foyer, en s'empressant, des pantoufles fourrées à la main. — Assieds-toi, mignonne, pendant que tu ôteras les gants et ton chapeau, je te débarrasserai. Nous dînons assés vite. — Le vieillard émit les assiettes, tandis que sa femme s'occupait de porter les tasses d'Adrienne. Et comme elle se pencha vers sa mère, elle dit d'un ton agacé : — Dépêche-toi donc, maman ; tu vois bien que père attend ! — Confuse, la mère s'activa. — Puis on se mit à table. — Le dîner commença, silencieux. Le père Lorillot mangé avec composition et sa femme portait machinalement la cuiller à sa bouche, en consultant de temps en temps les regards dont elle enveloppait Adrienne. — Tandis que sa mère s'empressait à desservir, la jeune fille déclara, en renversant son joli buste gainé de soie noire : — Oui ! j'avais très faim, vois-tu, père ! — Bonjour, ma grande ! répondit-il, en égarant sa moustache blanche par les ébrasures légères. Tu n'as pas eu froid, ce soir ? — Pas du tout ; et toi ? N'as-tu pas trop mal aux jambes ? — Non ; enfin... qu'avez-vous ? Il faut bien supporter sans se plaindre ce qu'on ne peut empêcher. — Comme tu es du courage ! — M. Lorillot sourit, flatté du compliment qu'il avait provoqué ; cependant la mère

se hâta de faire des menages, le père Lorillot aimait à se donner des airs d'homme sérieux, fidèle au foyer, et, ayant retiré son chapeau, son foulard et son pardessus d'Autueil à la tête, après avoir gagné — enfin ! — un louis qu'il revêtit déjà d'aller exposer sur une autre pelouse. Et c'est avec un sourcil béat qu'il annonça dans la vaste fantaisie du foyer, en s'empressant, des pantoufles fourrées à la main. — Assieds-toi, mignonne, pendant que tu ôteras les gants et ton chapeau, je te débarrasserai. Nous dînons assés vite. — Le vieillard émit les assiettes, tandis que sa femme s'occupait de porter les tasses d'Adrienne. Et comme elle se pencha vers sa mère, elle dit d'un ton agacé : — Dépêche-toi donc, maman ; tu vois bien que père attend ! — Confuse, la mère s'activa. — Puis on se mit à table. — Le dîner commença, silencieux. Le père Lorillot mangé avec composition et sa femme portait machinalement la cuiller à sa bouche, en consultant de temps en temps les regards dont elle enveloppait Adrienne. — Tandis que sa mère s'empressait à desservir, la jeune fille déclara, en renversant son joli buste gainé de soie noire : — Oui ! j'avais très faim, vois-tu, père ! — Bonjour, ma grande ! répondit-il, en égarant sa moustache blanche par les ébrasures légères. Tu n'as pas eu froid, ce soir ? — Pas du tout ; et toi ? N'as-tu pas trop mal aux jambes ? — Non ; enfin... qu'avez-vous ? Il faut bien supporter sans se plaindre ce qu'on ne peut empêcher. — Comme tu es du courage ! — M. Lorillot sourit, flatté du compliment qu'il avait provoqué ; cependant la mère